

Malik

MARIELLA MEHR

Jusqu'à l'âge de douze ans, j'ai été une enfant exceptionnellement sage. Je ne me donnais pas plus de mal que ça. C'est juste qu'il me semblait plus recommandé de me montrer docile. J'étais considérée comme une gamine moyennement intelligente, moyennement jolie, et manifestement moyennement digne d'être aimée.

Jusqu'à l'âge de douze ans, je passais donc inaperçue, en dépit de certains événements qui auraient peut-être valu qu'on y regarde de plus près. Mais on n'en parlait pas. Ce qui se passait à l'abri des regards, peu importe si dedans ou dehors, on préférait ne pas y toucher.

À douze ans, j'étais donc encore une enfant effacée. En dehors d'un incident isolé, peu avant mon douzième anniversaire. À l'école, on nous avait demandé de raconter notre premier souvenir d'enfance. J'avais parlé de mon premier jour d'école, les élèves et la maîtresse avaient ri. Je ne comprenais pas, mais j'ai laissé les moqueries me glisser dessus. Ça me semblait plus indiqué que les larmes.

De quel genre d'événements je parle? Vous savez bien. Le genre que les enfants subissent parfois au cours d'incursions dans le monde des adultes.

Non, je n'ai gardé aucun souvenir de mes années d'avant l'école, même si je sais bien entendu qu'elles ont dû exister aussi.

Où voulez-vous que j'en vienne? On dirait du commerce de bestiaux. Vous n'avez pas à me conduire où ni devant qui que ce soit. Pour autant que je sache, votre devoir est de me poser des questions sur les crimes dont mon dossier fait état pour prouver devant le tribunal que je les ai commis en pleine possession de mes moyens et sans contrainte extérieure. Vous êtes censée attester de ma capacité de discernement.

J'y tiens beaucoup, à celle-là.

Comme vous le voyez, à aucun moment les conditions de vie dans la maison de mes parents ne m'ont perturbée. Vous me trouverez peut-être insensible, mais il me manquait simplement la curiosité sans laquelle il n'y a pas de raison d'être perturbé. Je vivais auprès de mes parents, je mangeais quand ils mangeaient, je dormais quand ils dormaient, je parlais leur charabia sans rien comprendre, et quand ma mère ou les trois cuvaient leur soulerie, je me faufilais hors de la maison et j'errais dans le village.

J'allais en classe, j'apprenais comme les autres, je faisais mes rédactions et mes calculs, mais sans me sentir véritablement concernée.

J'attendais.

Peut-être que je n'étais pas une vraie enfant. Peut-être que j'étais un monstre, mais je n'en souffrais pas. Je ne souffrais pas du tout.

Petit'petiote disaient les voisins quand ils s'adressaient à ma moyenne personne. Et qu'enfin il faudrait que je fasse un peu de bêtises...

Ma mère ne disait jamais petite. Et elle ne m'appelait quasi jamais par mon prénom. Ses phrases n'avaient pas d'adresse. Donc je n'étais pas non plus obligée d'y répondre, ce qui m'allait très bien car le plus souvent, même si on parlait la même langue, je ne la comprenais pas.

Ses litanies sur mon père m'étaient indifférentes, et ses lamentations encore plus. Même si parfois s'immiscit en moi le pressentiment qu'on pouvait se sentir plus en sécurité ailleurs, j'imitais mes parents: je faisais comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Une enfant unique dans une famille tout à fait normale. Moi, l'enfant docile et eux, les parents souvent incompréhensibles à mes yeux, mais endossant pour les voisins leur rôle presque sans faille.

Et cette image n'a pas changé, même quand papa s'est mis à faire des voyages d'affaires de plus en plus souvent et maman à être de plus en plus souvent ivre. Un mariage avec ses hauts et ses bas, ils disaient, et une enfant effacée. Même mes maladies infantiles, la rougeole, les oreillons, la coqueluche, ont été inoffensives. Tout juste si elles l'effleurent, disait maman.

Je ne me souviens ni de la rougeole, ni de la coqueluche.

Les oreillons, je les ai eus vers neuf ans. Comme on était plein d'enfants à les avoir en même temps, ils avaient fermé l'école pour quelque temps et placé tous les enfants malades en quarantaine. Comme les vaches du village voisin quand il y avait eu la fièvre aphteuse. Dès que la fièvre avait disparu, les enfants s'étaient rendu visite entre eux avec leurs oreillons. Moi, personne ne m'a rendu visite. On m'avait oubliée, comme toujours quand je n'étais pas à mon poste.

Peut-être que je devrais vous parler du chien du voisin. Il avait mordu ma mère à la main et je l'avais caressé avec une reconnaissance qui me troublait moi-même. Jusqu'à ce qu'il essaie de me mordre moi aussi. Fini la reconnaissance. C'était juste avant les oreillons. Des années plus tard, j'ai empoisonné le chien. Je crois qu'il s'appelait Rex.

Il y avait un autre Rex dont mon père parlait quelquefois, dans une brigade canine que

mon grand-père avait surveillée pendant la guerre.

Herr Kommandant-Canin, se moquait ma mère, bouteille de liqueur à portée de main, une cigarette entre ses doigts teintés de nicotine. Herr Ober-Kommandant-Canin! Ensuite venaient les enfants, les enfants brûlés qui feraient mieux de faire attention au feu, même s'il n'y avait plus rien à craindre, et pour finir Léandre et sa lanterne. Le tout dans cet ordre énigmatique. Ravaler ton lampion, une expression que j'entendais tous les jours ou presque. Vociférée tantôt par ma mère, tantôt par mon père. Je vais te faire ravalier ton lampion, sur un ton étrange, chantant, comme toujours quand ils se lançaient des insultes.

Les disputes faisaient partie de notre quotidien comme le pain et les réconciliations haletantes quand, ivres, ils se grimpaient dessus dans le lit. Les fenêtres à double vitrage préservaient l'extérieur de ces éclats. Ils n'effrayaient pas les voisins. Le soir venu, on tirait les rideaux. La vie de famille n'avait rien à faire dans la rue, ni dans le village. Rien à faire parmi les gens auxquels on ne se mêlait de toute façon jamais nous-mêmes ou alors très rarement, ni le dimanche à l'église, ni lors des fêtes de village, qui n'étaient plus vraiment des fêtes de village depuis que le village n'avait de village que le nom. Mais il y avait beaucoup de choses qui n'étaient pas appelées par leur nom.

Je m'appelle Kari. Une idée de mon père. Kari Selb. Je ne connais aucune autre personne de sexe féminin qui porte ce prénom, mais je connais quelques dénommés Selb. Ils viennent tous de très loin, on dit que leurs ancêtres étaient des montagnards, tourbières, draveurs, couvreurs ou maréchaux-ferrants. Pour quelle raison leurs descendants ont immigré et comment l'un d'eux, mon père, s'est débrouillé pour devenir architecte? Mystère. Mieux vaut ne pas se fier à eux, qu'on disait, et je veux bien le croire. En tout cas, je ne me fiais déjà pas trop à mon père, et encore moins à moi-même.

Jusqu'au jour où Malik a surgi.

Peu après mon douzième anniversaire, d'un seul coup, Malik a été là. Comme ça, d'une heure à l'autre. Elle a ri de mon étonnement, elle s'est pendue à mon bras, et elle est restée.

Et elle a disparu.

Et elle est revenue.

Comme ça.

Et puis elle a redisparu.

À intervalles toujours plus rapprochés.

Papa était en voyage d'affaires. Je ne savais pas encore que ce serait son dernier voyage, qu'il ne reviendrait plus jamais, que papa et maman ne se bagarreraient plus pour ensuite grimper quatre à quatre les escaliers et se rabibocher à grand fracas en tombant sur le lit. Maman devait le savoir. Elle buvait plus que d'habitude, mais elle ne quittait sa chambre qu'en mon absence. Le degré des ravages me donnait une idée de son état. Si elle laissait la porte de sa chambre entrebâillée, c'était pour me signifier d'entrer. Chaque matin, je trouvais une liste de courses sur la table de la cuisine. Chaque mot ponctué d'un point d'exclamation.

Plus tard, ce furent deux ou trois points. Sa façon à elle de donner ses ordres. Après l'école, j'allais au centre commercial acheter du schnaps, des cigarettes, des biscuits, du chocolat. À moi de déterminer le reste. Des aliments, des produits ménagers, du savon, parfois un vêtement. Maman laissait toujours un peu plus d'argent que nécessaire sur la table. Je pouvais le dépenser ou le garder, à ma guise. J'allais toujours à l'école, je m'occupais de mes devoirs, du ménage, je faisais la cuisine et la lessive et j'allais voir comment elle allait quand la porte de la chambre était entrebâillée. Papa envoyait régulièrement de l'argent. Les factures, il les payait lui-même. Jamais il n'y a eu de demande de divorce. On est restés la famille Selb.

Sur le chemin de l'école, il arrivait parfois qu'on me demande encore ce que devenait mon père. Je répondais qu'il était en voyage d'affaires, et s'ensuivait le petit'petiote habituel, mais le ton était maintenant un mélange de pitié et de joie mauvaise. J'étais devenue une enfant visible, il fallait que je redouble d'attention.

(...)

Voilà comment c'était chez nous, Madame le Docteur. Mais je n'en souffrais pas.

J'attendais.

Les regards des voisins devenaient de plus en plus mauvais, leur petit'petiote de plus en plus gentil. En apparence. Aussi longtemps qu'on n'écoutait pas de trop près, qu'on encaissait comme tout le reste.

Je ne souffrais pas, non.

Pas comme les autres enfants qui arrivaient à l'école en pleurant dès qu'on s'était montré injuste avec eux.

Moi, le juste et l'injuste, je ne connaissais pas. Alors, pourquoi aurais-je dû souffrir? J'attendais, je faisais le nécessaire pour moi et pour ma mère, j'allais à l'école, aux commissions.

J'attendais.

J'avais le temps.

Malik était là.

(Extraits de «Accusée», choisis et traduits de l'allemand par Camille Luscher)

biblio

«Cette trouée de lumière»

Dossier dans la Revue de Belles-Lettres, automne 2020

Widerworte

Limmat, 2017

Daskind / Brandzauber / Angeklagt

Limmat, 2017

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*

le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Qertli, de la Fondation Piltard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch.

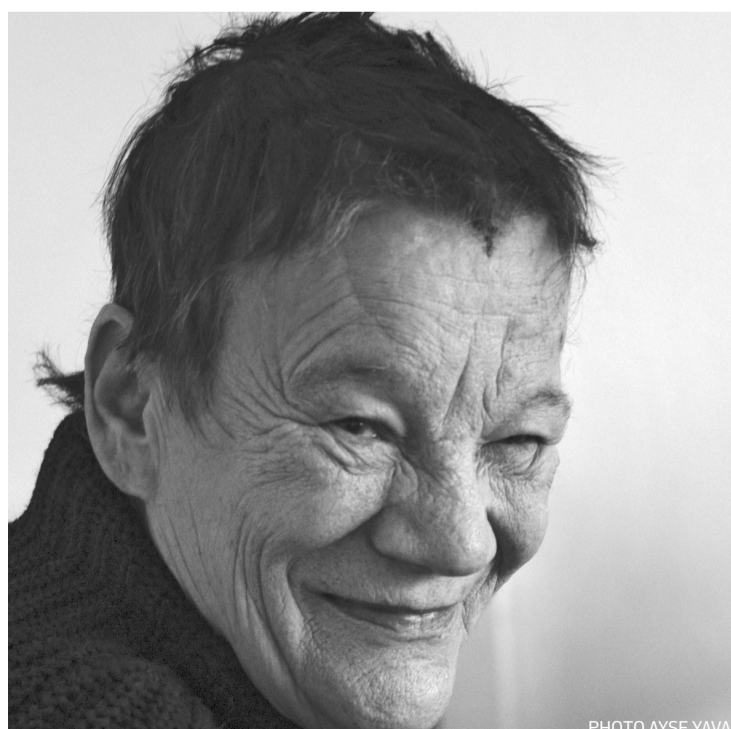


PHOTO AYSE YAVAS

bio

MARIELLA MEHR est née en 1947 à Zurich de parents yéniches. Dans le cadre de l'action «Enfants de la grand-route», menée par Pro Juventute avec le soutien de l'Etat entre 1926 et 1973, elle a été arrachée à sa famille et placée dès sa petite enfance. Charriée de familles d'accueil en foyers et maisons de redressement, elle commence dès l'âge de 16 ans à écrire des poèmes, puis des reportages, des essais, des pièces de théâtre et des nouvelles. Son œuvre et son engagement en faveur de minorités opprimées lui ont valu de nombreuses distinctions, dont un doctorat honoris causa de l'université de Bâle (1998). En 2017, Limmat a réédité sa trilogie de romans consacrés à la violence ainsi que *Widerworte*, recueil de textes donnant un riche aperçu de la radicalité littéraire de son œuvre. Le passage présenté ici est issu du troisième volet de la trilogie (voir biblio sélective). CO

CAMILLE LUSCHER traduit surtout des auteurs suisses (Annette Hug, Max Frisch, Eleonore Frey, Arno Camenisch). Pour la *Revue de Belles-Lettres* (1-2/2020), elle a coordonné un dossier consacré à Mariella Mehr, réunissant des poèmes et proses inédits en français. Sur notre site, elle évoque la manière dont le contrat de lecture opère dans une traduction. CLR